

VIDE

It's only rock and roll éructe Mick Jagger. Je suis bien dans mon lit et je n'ai pas envie de me lever. Mais je dois gagner ma croûte. Alors, je glisse un pied hors des draps. Puis l'autre. Et, encore dans les limbes, je m'assieds sur le bord du lit. Totalement défait, le lit, par une nuit agitée. Sans raison il me semble. Et je me gratte le crâne, comme pour remettre de l'ordre dans le peu d'idées que je n'ai pas.

Dans la salle de bains, aux lumières trop vives, je rencontre un personnage chiffonné au visage défraîchi, à la barbe et à la moustache naissantes, aux cheveux, couleur sel de mer non raffiné, en broussaille. Il me ressemble. Il ne me plait pas. Je vais lui faire sa fête !

Mais j'ai oublié de me présenter. Je m'appelle Antoine. Maman, en grenouille de bénitier, invoque tous les jours, comme sa mère avant elle et probablement sa grand-mère, le franciscain de Padoue. Si encore mon prénom avait été choisi en référence à Antoine et Cléopâtre... Une histoire d'amour doublée d'une épopée construite de faits d'armes et d'intrigues compliquées. Mais non, à un religieux sectaire mort depuis sept siècles!

J'ai un frère. Christophe. Vous l'avez deviné, il doit son nom au saint patron des voyageurs.

Je suis célibataire. Mais j'ai été marié. J'avais rencontré Josiane en avril 86. Un accident s'était produit dans la centrale Lénine, à Tchernobil. Et nous manifestations contre le nucléaire. Elle était belle, Josiane. Oh, pas d'une beauté filiforme *Armani, Gauthier ou Dries van Noten*. Non. Elle avait ce qu'il faut ou il faut, Josiane. Avec des pleins et des déliés. Elle avait un peps solaire, Josiane. Et quand elle souriait, dévoilant ses dents blanches et bien rangées, son visage s'illuminait d'une fraîcheur aux parfums d'agrumes. Et de m'épouser trois mois plus tard, un matin de juin, alors qu'il pleuvait comme vache qui pisse. Je l'aimais Josiane. Et Josiane m'aimait. Du moins je le croyais. Quarante jours de vie commune. Quarante jours de désert affectif et culturel m'a-t-elle dit en jetant mon nom aux orties. J'avais 27 ans. Je ne l'ai plus jamais revue, Josiane.

* * *

L'ascenseur m'amène au 7ème étage d'une tour sans âme. Mon bureau, spacieux, bien éclairé, bien meublé, sans âme lui aussi.

J'ouvre ma *Libre*. Crise en Europe. Crise en Afrique. Crise au Moyen-Orient, Crise...ras-le-bol ! Je passe vite. Y'en a mare de la sinistrose ambiante, du malheur des autres. Est-ce que je me plains, moi? Mon ami Julien me querellerait s'il m'entendait. Il est de tous les coups humanitaires, lui, de toutes les manifestations.

Protestataire, rebelle, grand pourfendeur des injustices sociales, Julien est aussi, depuis toujours, un joyeux célibataire. Il connaît du monde, mon ami. Et depuis ma séparation – il y a déjà vingt-trois ans – me voyant toujours l'âme en peine, il m'organise des rencontres. Des déjeuners, des dîners, avec des dames, plus ou moins jeunes, plus ou moins sur le retour. Il est bien rare que je prenne le petit-déjeuner avec ces dulcinées d'une nuit. Mais, vous serez d'accord je pense, *il faut bien que le corps exulte!*

Vers 11h, après une réunion qui ne s'est que trop prolongée, Julien, comme souvent, me téléphone. Il m'a fixé un nouveau rendez-vous. Une surprise. Pour le soir même ! Je lui dis qu'il aurait pu demander mon avis pour une fois, que je n'aurai même pas le temps de rentrer chez moi pour m'arranger la façade. Et encore heureux que j'ai toujours un flacon d'eau de toilette *CK One* au bureau ! Mais je ne proteste pas plus car je sais que j'irai à ce rendez-vous.

C'est à la brune que je quitte ma tour. J'aime ce moment de la journée où l'éclairage public se mêle à la lumière finissante du jour qui s'efface. Moment de vague à l'âme. Moment où je m'aperçois avec acuité que la vie me glisse entre les doigts.

* * *

Il n'est pas tout à fait 19h lorsque je pousse la porte du *Cirio*. Il y a des lustres que je n'ai plus mis les pieds dans cette brasserie mythique.

La barmaid semble de ces femmes qui refusent de faire l'amour le jour de la Saint-Valentin. Je lui commande tout de même un *Perrier*, sans glaçon mais avec une tranche de citron, m'installe à une petite table et y dépose mon périodique *Golf* en évidence. Et j'attends ! J'ai la migraine. Je gamberge. Qu'est-ce que je fais ici ?

Je décide de patienter en lisant ma *Libre Culture* de la veille lorsque que je suis interpellé, avec courtoisie. L'homme est rondouillard. Il a la couleur du cuivre, le visage joufflu érodé par les ans, les cheveux gris frisant, presque crépus. Antoine? Dieudonné, dit-il en me tendant la main. Je suis un ami de Julien. J'étais un ami de votre père.

Je suis désarçonné. J'en oublie de l'inviter à s'asseoir, à prendre un verre. Mon père.... Béret vert, il est parti au Congo en 61. J'avais deux ans. Porté disparu, il est considéré comme mort depuis.....depuis ? Que me raconte-t-il ? Mon père y aurait créé une famille? Il aurait eu deux enfants d'une compagne congolaise ? Mon père aurait rejoint Schramme et Denard pour participer au coup d'état de Moïse Tshombé, en 67, aux côtés de vingt-deux autres mercenaires et de six cents gendarmes katangais ? Vaincus, mon père et la bande se seraient alors enfuis et cachés au Rwanda ? Mon père s'y serait installé avec une Tutsi qui avait trois enfants ? Mon père aurait échappé au génocide d'avril 94 et c'est à Kinshasa, retour aux sources de sa deuxième vie, qu'il se serait réfugié ? Mon père... Mon père serait mort l'été dernier !?

Je quitte Dieudonné vers 21 h. Le quartier est envahi par le grondement sourd de la ville. Les terrasses bondées. Les marches de la Bourse colonisées. Je me dirige vers la station de taxi, rue Orts. La bouche du métro dégage une haleine putride. Des jeunes se disputent dans une langue étrangère. Un sans-abri est affalé à même le sol..... Mon père.....Je dois parler à mon frère. Que sait-il ? Des enfants au Congo ?Mercenaire mon père?Une compagne à Kigali ?Je dois interroger ma mère. Que me cache-t-elle ? Et pourquoi ? ... Ressuscité et mort depuis peu à Kinshasa!?

Je m'installe sur la banquette arrière du taxi et donne mon adresse au chauffeur. Il se croit obligé de converser: un taximan aurait été Je ne prête aucune attention à ses propos.

Le taxi me dépose rue Cambon. Je retrouve mon appart. Il me semble encore plus désert que d'habitude. J'ai besoin d'un whisky. Je me verse un single malt au goût de tourbe prononcé et branche ma chaîne hi-fi. Rachmaninov envahit le salon de sa nostalgie et de sa désespérance.

* * *

Cube de trois étages de béton, d'acier et de verre, la seniorie du *Docteur Lachaise* se dresse au milieu d'un petit parc planté d'essences diverses dont un superbe ginkgo biloba.

Lorsque je pénètre dans son petit studio, maman, comme toujours, est installée dans son fauteuil Voltaire, près de la fenêtre. Une couverture lui recouvre les jambes. Elle tient son rosaire entrelacé dans

ses doigts noueux. Ses lèvres remuent imperceptiblement. Sans doute récite-t-elle des Ave Maria et se repent-elle des péchés qu'elle n'a pas commis. Elle est toute menue, a le teint cireux, la peau parcheminée, presque translucide. Elle est usée. Je l'embrasse. En aurais-je encore souvent l'occasion? Lui ai-je déjà dit combien je l'aime? Pas assez, certainement. Je pensais l'interroger sur mon père. Je ne peux pas. Je ne veux plus. Je n'ai pas le droit de remuer un passé possible qui ne pourra que la troubler, la perturber, la bousculer. Je reste là. Sans rien dire. Ses lèvres frémissent son cheminement vers un au-delà improbable.

La nuit est tombée lorsque je quitte la seniorie. Je vais rejoindre Julien à l'*Archiduc* comme tous les vendredis soir. J'aime l'atmosphère authentique qui se dégage de ce club. J'y pénètre après avoir sonné. Arno est déjà accroché au bar. Charly Winston, la guitare en bandoulière, interprète *Like a hobo* dans une version minimaliste. Julien, enfoncé dans un vieux fauteuil en cuir, m'attend en compagnie de Dieudonné. Que fait-il là, Dieudonné ? Je ne pipe mot et commande un *Jack Daniels*, sans glaçon. Julien m'annonce que nous attendons encore une personne et il embraye immédiatement sur des propos inopportuns, inconvenants de Benoît XVI, cet héritier de Pierre, Pape des origines qui a plaqué sa femme pour suivre le *Fils de l'homme* ! Je suis habitué aux harangues de mon ami. Dieudonné, pas encore tout à fait. Il s'y fera !

Nymphe africaine, Arsinoé embrasse mes compères. Elle se présente et me salue d'un sourire ravissant pénétré de séduction. Elle exhale un arôme puissant de patchouli, réminiscence du mouvement hippie qu'elle n'a probablement que peu connu. Elle s'assied en face de moi, à côte de Dieudonné. Elle est drapée de noir, possède un charme naturel, une gestuelle délicate. Elle a aussi l'élégance des mots. Rien à jeter !

Je découvre que Dieudonné a rencontré Julien lors d'un reportage sur une ONG au Congo et qu'Arsinoé est propriétaire de la *Galerie Coline* au Sablon. A trois, ils ont décidé de monter une exposition-vente aux enchères au profit des réfugiés des camps au Kivu.

Mais je n'apprends rien de plus sur mon père!

* * *

Il ne me faut pas plus d'un quart d'heure le lendemain pour rejoindre le *Golf-Château de la Tournette* par l'autoroute E 19. Le soleil illumine un ciel voilé d'une brume légère. France-Musique diffuse la version de Nigel Kennedy du printemps de Vivaldi. Je ne peux m'empêcher de penser à Arsinoé. Et mon cœur de s'accélérer, de battre la chamade: je la retrouve ce soir, elle m'a invité à dîner.

La terrasse du clubhouse offre une vue imprenable, loin des bruits de fureur de Bruxelles. Les conversations vont bon-train. Tiger perdra-t-il la tête ? Et Kim la retrouvera-t-elle ? Mon frère Christophe est attablé à l'autre bout de la terrasse. Seul. Il m'attend.

Je n'ai pas les mêmes scrupules qu'avec maman. Je vais droit au but. Que savait-il de notre père? Est-ce vrai le Congo? Etait-il au courant? Et ces frères et sœurs ? Les mercenaires? Le Rwanda? Il semble étonné. Bouleversé même. Il dit qu'il ne savait pas, qu'il ne soupçonnait rien de tel. Et il pose des questions, l'air intéressé. Mais je connais mon frère. Je vois bien qu'il ment, qu'il me cache la vérité. Le fait-il pour me préserver? Pour me protéger? Je suis perplexe. Je ne comprends pas.

Nous déjeunons ensemble. Il est près de dix-sept heures lorsque nous nous quittons. Je n'ai toujours rien appris de plus sur mon père!

Le temps de rentrer, le temps de me vider des idées qui n'en sont pas, le temps de prendre une douche, le temps de me parfumer, de me faire beau ..., et j'ai déjà presque oublié ce père que je n'ai pas connu. Je pars rejoindre Arsinoé. Je serai l'Antoine de Cléopâtre !

Nous nous retrouvons au *Jaloo* peu après vingt heures. La déco y est épurée et le chef propose une cuisine inventive et raffinée. Nous passons la commande en prenant un verre de champagne de *la Veuve-Clicot*.

Arsinoé lance la conversation par des remarques anodines: la difficulté de se garer, le temps qui change, la pollution qui s'imisce partout, Mais elle renonce vite à ces banalités et parle de son amour pour Bacon, de la modernité de cet artiste qui exprime avec fureur les spasmes brutaux de l'humanité. Elle parle aussi de sa passion pour le cinéma qui s'engage dans la défense des droits de l'homme et pour l'égalité des genres, de son goût pour la littérature contemporaine qui reflète les tourments de l'âme humaine dans notre société construite d'indifférences. Elle parle. Je suis hypnotisé.

Le repas touche à sa fin, la bouteille de *Léoville Las Cases* n'a plus rien à offrir. Arsinoé propose de prendre le dernier. Chez moi. Rue Cambon. Je suis emporté par le désir. Mon sang bout. Je me vois déjà parcourant les courbes de son corps que je devine souple, caressant le grain de sa peau irisée de perles de sueur, perçant le mystère dissimulé sous la toison du mont de Vénus, temple de la petite mort.... Mais je me vois aussi me réveillant au matin dans la douce chaleur de son corps, lui posant un baiser tendrement passionné sur ses lèvres gourmandes, lui proposant un petit déjeuner: oranges pressées, pains toastés, œufs à la coque, café crème,....

Je ne suis pas soumis au supplice de Tantale. Nuit de délices, de félicité, de jouissances, de volupté. Prométhéenne.

* * *

Brown sugar, vocifère Mick Jagger. L'oreiller voisin du mien est déserté.

Christian Vé
Mai 2009